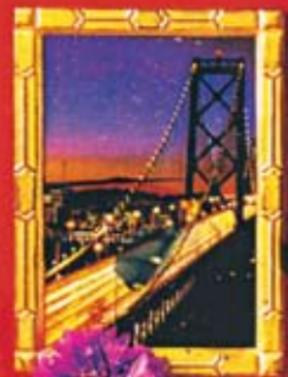
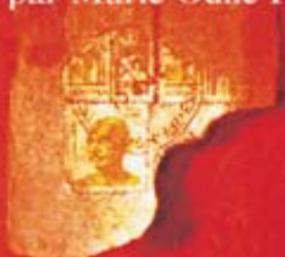


# MARIAGE ARRANGÉ

Chitra Banerjee  
DIVAKARUNI

Nouvelles traduites de l'anglais  
par Marie-Odile Probst



*Picquier poche*

Extrait de la publication





**Chitra Banerjee DIVAKARUNI**

***Mariage arrangé***

**Nouvelles traduites de l'anglais  
par Marie-Odile Probst**

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions  
Philippe Picquier*

Un glossaire regroupe en fin de volume  
les explications des mots d'origine indienne.

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*La Reine des rêves*  
*La Maîtresse des épices*, poche n° 188  
*Les Erreurs inconnues de nos vies*, poche n° 243

*La Confrérie de la conque :*  
1. *Le Porteur de conque*,  
2. *Le Miroir du feu et des rêves*,  
romans pour la jeunesse

Titre original : *Arranged Marriage*

- © 1995, Chitra Banerjee Divakaruni
- © 2001, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2006, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

*En couverture* : © Stuart Haygarth  
par l'intermédiaire de Trans World Publishers Ltd

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 2-87730-845-6  
ISSN : 1251-6007

## Sommaire

Avant-propos .....	7
Les chauves-souris .....	13
Les vêtements .....	31
Trottoirs d'argent, toits d'or .....	53
Le mot amour .....	81
Une vie parfaite .....	101
L'histoire de la servante .....	143
La disparition .....	213
Portes .....	229
L'échographie .....	251
Une liaison .....	285
Rendez-vous avec Mrinal .....	337
Glossaire .....	373



## Avant-propos

La quatrième nouvelle de ce recueil qui en comporte onze est une interrogation sur le sens que le mot Amour revêt pour chacun des trois protagonistes : une mère indienne respectueuse de la tradition, un jeune amant américain et la jeune femme que déchire le caractère irréconciliable des définitions propres à ces deux êtres qui, en toute bonne foi, l'aiment. Quelle est donc la place de l'amour dans une tradition qui pratique le mariage arrangé (alors même que de célèbres traités réglementent le désir, les fameux *kâma-sûtra*, jusque dans ses moindres détails organiques) ?

Thème de réflexion incontournable pour quiconque observe le monde indien – tant celui de l'Inde elle-même que celui de la diaspora – et cette autre réalité à vivre au quotidien qu'est la famille élargie. De quels *arrangements* s'agit-il donc ? Comment s'accommoder de ce qu'un tel contrat présuppose ? Quels sont les risques qu'il fait courir aux individus ; comment *s'arranger* avec les espérances, les peurs et les désillusions que le mariage fait naître chez les promis ? Mais aussi, et surtout – dans l'optique du respect ou du rejet des pratiques culturelles tant indiennes qu'américaines, en dépit

du titre figé à résonance sociologique du volume : quels sont les *arrangements* possibles avec la réalité, que ce soit au sein d'un mariage conforme à la tradition ou d'une union choisie librement entre deux personnes ? C'est dans « que ce soit... ou » que se tisse la trame qui unit ces nouvelles.

En aucun cas, la règle sociale ne va fournir à l'individu une formule de comportement : il devra dans les circonstances qui sont les siennes faire l'expérience et le deuil de l'illusion non pas d'un bonheur impossible, mais de celui de la perfection de ce bonheur (*Une vie parfaite*). Nulle description clinique ici de cas ethnologiques de jeunes femmes victimes consentantes d'une survivance arbitraire et absurde : parmi celles qui sont restées au pays, ou celles dont nous suivons les premiers pas dans le pays de la liberté et de l'abondance, l'Amérique (*Trottoirs d'argent, toits d'or*) ou qui ont déjà passé plusieurs années de leur vie loin de la terre mère, nul stéréotype. Nous allons feuilleter un album de portraits de femmes différentes, et l'habile succession des angles de vue, des attitudes des personnages élargit vite le thème « indien » qui se charge de résonances universelles.

Car les histoires que ces onze nouvelles déroulent à nos yeux avertis de lecteurs amoureux élevés dans la liberté du choix, se suivent mais ne se ressemblent pas entre elles ; étrangement, c'est à nos propres histoires qu'elles ressemblent car la réalité de la vie en commun met à mal les mêmes idéaux. Il n'est en ces matières aucune règle simpliste – plusieurs des héroïnes de ces mariages, chez nous autrefois dénommés « de raison », sont profondément

amoureuses de leur mari (*Les vêtements*); C. B. Divakaruni égrène des histoires singulières, loin de toute démonstration moralisatrice, didactique et encore moins militante. Si l'hypocrisie du code prétendant perpétuer un ordre social recouvre souvent la bêtise, l'inconscience (*La disparition*), ou la lâcheté tant de certains maris et amants que des amis et des mères, si les progrès de la médecine ont des effets pervers (*L'échographie*), ce n'est jamais le code de la loi qui est au bout du compte seul en cause mais toujours la façon dont chacun et chacune vit ce code.

Enfants pris dans l'étau de la violence de leurs parents (*Les chauves-souris*), femmes délaissées pour d'autres, harcèlement sexuel à l'ancienne (*L'histoire de la servante*), femmes modernes aux brillantes carrières mais seules, rivalité ou/et amitié de femmes entre elles, intrusion de tiers dans la vie du couple. La confrontation des modes culturels va permettre aux personnages de penser leur histoire propre, d'apprécier les acquis et les échecs des uns ou des autres (*Rendez-vous avec Mrinal*).

Dépouillés de leur appareil ethnique par l'émotion intense qu'une prose vive mais tendre sait communiquer, les destins singuliers des personnages participent de bien des harmoniques de l'expérience fondatrice de l'amour déclinée de tout temps dans nos littératures. Le genre incisif de la nouvelle se prête parfaitement à ces petites méditations lucides, intimes, douces-amères.

MARIE-ODILE PROBST



A

*ma mère, Tatini, avec gratitude*  
*mon mari, Murthy, avec amour*  
*mes fils, Anand et Abhay, avec espoir*



## Les chauves-souris

Cette année-là, Mère pleurait beaucoup, la nuit. Peut-être avait-elle toujours pleuré, mais c'était la première année où j'étais assez âgée pour m'en apercevoir. Je me réveillais dans l'obscurité chaude de Calcutta et le bruit oppressant de ses pleurs déferlait sur moi, vague après vague, me cernait au point que je n'aurais pu dire d'où il provenait. Les toutes premières fois, je me redressais dans l'étroit lit d'enfant qu'elle s'était mise récemment à partager avec moi et murmurais son nom. Elle m'attirait alors, me tenait serrée contre son corps tremblant et l'odeur humide de talc et d'amidon de son sari m'étouffait si bien que, n'en pouvant plus, au bout d'un moment je commençais à me débattre et à la repousser. Mais elle pleurait de plus belle. Ainsi, j'appris à ne pas bouger et, immobile sous le drap, je m'enfonçais les doigts dans les oreilles pour échapper à ses sanglots. Si je fermais les yeux très fort et les gardais clos assez longtemps, des petits points de lumière apparaissaient sous mes paupières et j'arrivais presque à me persuader que j'étais au milieu des étoiles.

Un matin, alors qu'elle me préparait pour l'école, tressant mes cheveux en cette natte serrée

et lisse que je n'aimais pas parce qu'elle pendait, raide, le long de mon dos, je remarquai quelque chose d'étrange sur son visage. Pas les cernes noirs sous ses yeux. Ils étaient toujours là. Mais, sur le haut de sa joue, une tache jaune avec les bords virant au pourpre. Comme sur mon genou quand je m'étais cognée à la commode d'acajou écornée près de notre lit le mois d'avant...

« *Ma*, c'est quoi ça ? Ça fait mal ? » Je levai la main dans l'intention de toucher, mais elle recula brusquement la tête.

« Rien. Ce n'est rien. Allez, dépêche-toi, tu vas rater le bus. Et ne fais pas tant de bruit ou tu vas réveiller ton père. »

Père se levait toujours tard le matin. Parce qu'il travaillait dur à l'imprimerie Rashbihari où il était contremaître, Mère m'avait expliqué, pour gagner notre nourriture et notre loyer. Comme elle me couchait habituellement avant qu'il soit rentré, je ne le voyais pas beaucoup. Je l'entendais, cependant, des cris qui secouaient les murs de ma chambre comme s'ils étaient en papier, des bruits de plats qui tombaient. Les choses tombaient souvent quand Père était là, peut-être parce qu'il était très grand. Ses mains surtout étaient très grandes, avec des ongles fendillés, noircis et des veines renflées sous la peau comme des serpents bleus. Je me souvenais de l'odeur chimique et du toucher rêche de ses doigts car quand j'étais petite, il me soulevait soudain de terre et me jetait jusqu'au plafond, me rattrapait puis me jetait, alors que Mère, pendue à ses bras, le suppliait d'arrêter, et je hurlais et hurlais de terreur à en avoir le souffle coupé.

Un ou deux jours plus tard, une nouvelle marque, plus grosse encore et d'un bleu rougeâtre, apparut sur le visage de Mère, sur le côté de son front, ce qui donnait à son visage un aspect penché. Cette fois-ci, quand je voulus savoir ce que c'était, elle ne dit rien, mais détourna les yeux et regarda fixement sur le mur un endroit où le plâtre était lézardé et commençait à s'écailler, formant une sorte de bouche pendante. Puis elle me demanda si j'aimerais aller rendre visite à mon grand-père pendant quelques jours.

« Grand-père ! » J'avais entendu parler des grands-pères. La plupart des amies de ma classe en avaient. Ils leur offraient des cadeaux pour les anniversaires et les emmenaient au grand zoo à Alipore pendant les vacances. « Je ne savais pas que j'avais un grand-père ! »

J'étais si excitée que j'en oubliai de parler bas et Mère se hâta de me plaquer sa main sur la bouche.

« Chut. C'est un secret, rien qu'entre toi et moi. Et si nous faisons nos paquets en vitesse ; je te parlerai de lui quand nous serons dans le train.

— Un train ! » Ce devait être un jour magique, pensai-je, en essayant d'imaginer à quoi ressemblait voyager en train.

On a fait vite, fourrant les saris et robes dans deux sacs que Mère sortit de dessous le lit. Ils étaient faits de ce même jute rêche à gros-grain que le sac à provisions dans lequel Père rapportait du poisson frais du bazar, mais à en juger par leur raideur, je compris qu'ils étaient neufs. J'étais intriguée, quand Mère les avait-elle achetés et comment les avait-elle payés, et comment allait-elle payer nos

billets ? Elle n'avait jamais beaucoup d'argent, et chaque fois qu'elle en demandait, Père piquait une de ses colères. Peut-être avait-elle économisé pour ce voyage depuis longtemps. Alors que nous nous préparions, Mère ne cessait de s'interrompre comme si elle guettait quelque chose, mais tout ce que j'entendais, moi, c'étaient les ronflements de Père. Nous marchions sur la pointe des pieds et chuchotions. C'était si amusant que je me moquais bien de ne pas prendre de petit déjeuner, ou même de ne pas pouvoir emporter mes jouets.

L'odeur de vapeur du train, le cri strident de son sifflet – puissant sans être effrayant – qui annonçait la venue d'un tunnel, le rythme cahotant qui me maintenait dans une somnolence réconfortante, m'enchantèrent. J'eus la chance d'avoir un siège près de la fenêtre et je pus regarder les immeubles étroits de Calcutta striés de suie, avec le linge froissé qui pendait aux balcons identiques en forme de boîtes, puis les petites maisons de brique avec les courges jaunes qui poussaient dans les cours. Ensuite se succédèrent des champs et des champs d'un vert si vif que si je fermais les yeux, la couleur continuait de palpiter sous mes paupières, puis des étangs avec des grappes de minuscules fleurs pourpres flottant à leur surface. Mère, qui avait grandi à la campagne, me dit que c'étaient des jacinthes d'eau, et comme elle les contemplait resplendissantes sous le soleil, je crus voir la ligne de sa bouche trembler et s'amollir.

Quelque temps après, elle m'attira à elle et me prit le menton dans le creux de sa main. A l'expression de son visage, je devinai qu'elle avait quelque chose

d'important à dire, et je ne me tortillai pas pour lui échapper comme à mon habitude. « Mon oncle – ton grand-père à qui nous allons rendre visite – vit très loin d'ici dans un village entouré de forêts de bambou et de grandes rivières avec des poissons d'argent. Sa maison se trouve au milieu d'une prairie où les buffles et les chèvres vadrouillent toute la journée, et il y a un puits dont on boit l'eau.

— Un vrai puits ! » Je battis des mains de joie. Je n'avais vu de puits que dans des livres d'images.

« Oui, avec un petit seau au bout d'une corde, et si tu veux, tu pourras remplir le seau et le porter dans la maison. » Puis elle ajouta, d'une voix mal assurée : « Nous allons peut-être rester avec lui un certain temps. »

Rester avec un oncle-grand-père qui avait un puits et des buffles et des chèvres et des forêts de bambou me semblait agréable, et je le dis à Mère, avec mon meilleur sourire.

« Ton père va te manquer ? » Il y avait une lueur étrange dans ses yeux.

« Non », répondis-je fermement. Déjà, comme je détournais la tête pour regarder un couple d'oiseaux aux longues queues et aux gorges rouges, sa bruyante présence s'effaçait de mon esprit.

Quand nous descendîmes enfin du train sur un petit quai poussiéreux où un panneau indicateur jaune portait écrit « Gopalpur » en grosses lettres noires, il n'y avait pas une âme en vue. Le soleil d'après-midi me rongea le crâne, et il me semblait que mon ventre était vide depuis des années.

« Où est Oncle-grand-père ? Pourquoi il est pas là ? »

Mère ne répondit pas tout de suite. Puis elle dit : « Il ne sait pas que nous venons. » Elle prit un air enjoué, mais je notai un petit muscle qui tressautait sur sa joue. « Allez, ne fais pas cette tête. Tu prends le petit sac, je vais prendre le grand, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous serons chez lui. »

Mais le soleil avait plongé derrière les feuilles dentelées des palmiers à l'horizon avant que nous ayons atteint la maison d'Oncle-grand-père. Mère se trompa deux ou trois fois de chemin – parce qu'ils avaient construit de nouvelles routes, expliqua-t-elle. Les routes me semblaient à moi plutôt vieilles, avec, sur les côtés, des ornières profondes creusées par les charrettes à buffle, mais je tins ma langue. Et quand elle me demanda si j'avais faim, je répondis que non.

Nous avons fini par la trouver, une maison minuscule, presque une maison de poupée, avec des murs en terre et de la paille sur le toit comme dans mon livre illustré. Mère frappa à la porte, et un instant après, un vieillard en sortit. Ce devait être le plus vieil homme du monde. Tous ses cheveux étaient blancs, et il avait une longue barbe blanche aussi. Surpris, il nous regarda de haut en bas, mais quand elle lui expliqua qui nous étions, il nous fit entrer et nous servit un peu de riz soufflé avec du lait crémeux, sucré. De ma propre vache, me dit-il en me regardant l'avaler goulûment. Puis il ébouriffa mes cheveux et m'envoya dans l'arrière-cour jouer avec les poulets. Je n'avais jamais vu de vrais poulets vivants de près et j'ai immédiatement aimé leur façon de caqueter et de battre

des ailes et la vitesse avec laquelle ils couraient quand on les poursuivait.

Je m'amusais bien avec eux quand Mère sortit. La première chose que je remarquai fut qu'elle pleurait. Je ne l'avais jamais vue pleurer pendant la journée avant, et cela m'effraya, parce que j'avais toujours pensé que le jour était un moment protégé que les choses sombres de la nuit ne pouvaient pas troubler. Je la regardai, détestant ses lèvres qui se tordaient et ses narines qui se retroussaient, détestant les minces lignes rouges qui oscillaient dans le blanc de ses yeux. Ma bouche s'assécha et je crus que j'allais vomir. Je m'aperçus alors qu'à travers ses larmes elle souriait.

« Oncle dit que nous pouvons rester ici aussi longtemps que nous le voudrons, que je n'ai pas besoin de retourner jamais... »

— OÙ, *Ma*? »

Mais elle se contenta de s'essuyer les yeux et me dit de rentrer voir où j'allais dormir.

Oncle-grand-père devint vite mon meilleur ami. Je le suivais partout, toute la journée, pendant son travail qui consistait à surveiller les vergers du *zamîndâr*. Il m'enseignait les noms de tous les arbres – manguiers, litchi, *kul* – et me laissait goûter les premiers fruits mûrs. Il me signalait les lièvres, les écureuils et les *girgiti* cachés dans l'herbe, leurs corps verdâtres lustrés palpitant au soleil. Les jours où il était libre, il m'emmenait pêcher et me montra comment tenir la canne bien droite et comment savoir quand il y avait une touche; même si je

n'attrapais que des petites choses décharnées que nous rejettions dans l'étang, il m'encourageait toujours et disait que j'apprenais vite. C'était un bon pêcheur, patient et joyeux ; il y avait en lui un calme qui attirait les poissons à son appât. Il était attentionné aussi, et chaque fois qu'il rapportait une prise à Mère pour qu'elle la cuise, il la nettoyait et la coupait d'abord, parce que la vue du sang lui donnait la nausée.

Tout cela était si exaltant que je ne passais pas beaucoup de temps avec Mère, mais je voyais bien qu'elle était assez calme. Puis, une nuit, ses pleurs me réveillèrent, tout comme avant. J'écoutai ces sanglots étouffés, déchirants, qui n'en finissaient pas. J'avais l'impression de glisser dans un trou sombre, sans fond. J'agrippai mon drap de lit, le tortillant autour de mes doigts comme si cela pouvait me sauver. Une partie de moi désirait l'entourer de mes bras, mais une autre partie redoutait ce qu'elle aurait pu me confier, ce qu'elle voulait. Ainsi je ne bougeai pas ; mes épaules, ma mâchoire et mes poings serrés me faisaient mal ; j'essayai de prétendre que ses pleurs n'étaient qu'un des bruits de la nuit entrant par la fenêtre ouverte, comme les cris des insectes *jhi-jhi* et des *kokil* à bec jaune, et au bout d'un moment, je fus trop fatiguée pour rester éveillée parce que toute la journée j'avais aidé Oncle-grand-père avec les chauves-souris.

Les chauves-souris étaient un vrai problème. Elles s'étaient abattues, tout d'un coup, sur le verger de manguiers, et en un seul jour elles avaient mordu et gâté des centaines de mangues. Oncle-grand-père avait tout essayé – bâtons, tambours et

poudre magique de la devineresse du village voisin –, mais rien n’y faisait. Finalement, il dut utiliser du poison. Je n’ai pas vraiment vu comment il s’y prenait parce qu’il m’obligea à rester à l’écart, mais le lendemain matin, il y avait des cadavres de chauves-souris dans tout le verger. On ne pouvait pas les laisser pourrir sur place, bien sûr, alors Oncle-grand-père passa avec un grand sac de jute et les ramassa. Je l’accompagnai en les lui désignant avec un bâton. Il déclara que j’avais été d’une grande aide et que, sans moi, il n’aurait jamais réussi à les dénicher toutes avec sa vue qui baissait.

On aurait pu penser qu’au bout d’une semaine, les chauves-souris auraient senti le danger et trouvé un autre endroit où vivre. Mais non. Le matin, on trouvait toujours autant de cadavres. Je demandai pourquoi à Oncle-grand-père. Il secoua la tête et dit qu’il ne comprenait pas non plus.

« Je suppose qu’elles ne se rendent pas compte de ce qui arrive. Elles ne se rendent pas compte qu’en volant ailleurs, elles auraient la vie sauve. Ou peut-être qu’elles s’en rendent compte, mais qu’il y a quelque chose ici qui les attire irrésistiblement. » Je voulais lui demander ce que c’était, mais juste à ce moment-là je dénichai sous le buisson d’hibiscus un véritable scarabée, d’un noir violacé, tout ratatiné, le plus gros que j’aie jamais vu, et j’en oubliai ma question.

Les chauves-souris ont sans doute fini par comprendre, parce que, quelques jours plus tard, nous n’avons trouvé que dix cadavres environ, et seulement trois le lendemain. Oncle-grand-père était

encore plus content que moi. Je savais à quel point il détestait ce travail parce qu'il grimaçait de dégoût chaque fois qu'il se penchait pour ramasser un cadavre et qu'autour de sa bouche, quand le sac était plein, il y avait un air pincé, livide. Il déclara que nous allions célébrer la fin de cette histoire en allant pêcher à Kalodighi, le grand lac à l'autre bout du village.

Le lendemain, nous partîmes tôt, les hautes herbes bordant le chemin de la prairie étaient encore couchées et étincelantes de rosée. Oncle-grand-père portait les cannes, le petit seau en fer-blanc rempli de vers qu'il avait ramassés à l'aube, et un couteau pour vider les poissons que nous attraperions. Je tenais fermement le baluchon de tissu dans lequel Mère avait enveloppé des *chapati* et du curry de pommes de terre pour notre déjeuner, et du *sandesh* fait avec du *jagré* nouveau pour friandise. De temps en temps, j'exécutais des petits bonds de joie, parce que, bien que l'on m'ait souvent parlé de Kalodighi, où l'eau était si profonde qu'elle en avait l'air noire, et où l'on trouvait les plus gros, les plus beaux des poissons, Oncle-grand-père ne m'y avait pas encore emmenée. Aujourd'hui, pensai-je, je finirai peut-être par attraper un poisson si gros qu'Oncle-grand-père et Mère seront vraiment fiers de moi.

Quand je vis les eaux de Kalodighi s'étendre jusqu'à l'horizon, luisantes et noires comme Oncle-grand-père les avait décrites, je sus que ce devait être le plus grand lac du monde. Près du rivage, il

y avait de petits remous, mais au milieu du lac l'eau était calme et puissante, profonde au-delà de toute imagination.

« On dirait qu'une sorte de mystère se cache ici », murmurai-je d'une voix hésitante à Oncle-grand-père, redoutant qu'il ne comprenne pas, mais il hocha la tête et me répondit, sur le même ton, qu'il savait exactement ce que je voulais dire. Nous restâmes assis en silence sous les larges feuilles d'un vert rougeâtre d'un plantain, et contemplâmes l'eau un long moment. Des libellules voletaient d'une feuille de lotus à l'autre, un léger parfum de fleurs de *champak* embaumait l'air ; je posai ma tête contre la chemise d'Oncle-grand-père qui avait une forte odeur de tabac, et ma poitrine entière se gonfla du désir de passer le reste de ma vie ainsi.

Mais il fut bientôt l'heure de déjeuner. Nous mangeâmes les souples *chapati* et le curry d'*alu* épicé que j'aimais tant même si cela me faisait venir les larmes aux yeux, et les boules sucrées de *sandesh* fondirent sur ma langue, exactement comme je l'avais imaginé. Nous mîmes nos mains en forme de coupe et bûmes l'eau du lac ; elle était encore plus douce que le *sandesh*.

« La semaine prochaine, je vais commencer à t'apprendre à nager », dit Oncle-grand-père en installant sa canne à pêche. Il rit quand il vit le plaisir m'inonder les joues. Je n'avais cessé de lui demander de m'apprendre à nager, mais jusqu'à aujourd'hui il avait toujours refusé. « J'ai réfléchi, je ferais mieux de commencer avant d'être trop vieux », ajouta-t-il en guise d'explication.

Je savais qu'il plaisantait parce qu'il ne pourrait jamais être trop vieux, et je le lui dis, mais il se contenta de sourire et de se frotter la poitrine comme il le faisait souvent en me recommandant de faire attention à ma canne.

Le reste de l'après-midi, nous avons pêché – ou, du moins, nous sommes restés assis à surveiller nos cannes et à attendre que les poissons qui dormaient s'éveillent et mordent, et si je n'eus pas plus de chance que d'habitude, quand le soleil fut au-dessus du lac aussi rouge que le *bindi* de mariée sur le front de Mère, Oncle-grand-père attrapa un superbe poisson *rui* qui envoya des gerbes d'eau de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en sautant et se débattant au bout de sa ligne. Quand il lui fendit l'estomac, il y avait un anneau d'argent à l'intérieur. Oncle-grand-père se taisait, mais je voyais que lui aussi était ému. Comme il le lavait dans le lac, l'anneau épais, avec des mots gravés dessus dans une langue que ni l'un ni l'autre ne pouvions lire, étincela dans l'eau sombre.

« Ce doit être l'anneau magique du sorcier de Kalodighi, celui qui exauce tous les vœux, dit-il en me le tendant. Tu vois le vieux charme gravé dessus ? Un jour, alors que le sorcier dormait dans son bateau de plaisance tout capitonné de soie, laissant traîner sa main dans l'eau fraîche, un poisson *rui* a surgi et lui a tranché l'annulaire...

— Oncle-grand-père ! protestai-je, le regardant attentivement pour voir s'il y avait une lueur de malice dans ses yeux comme quand il me racontait des histoires de sorcières et de fées d'eau.

**E**t un mot vous vient du ciel qui s'ouvre.  
Le mot amour. Vous vous rendez compte que vous ne l'aviez jamais compris auparavant. C'est comme la pluie, et quand vous levez votre visage, comme la pluie, il vous lave de tout ce qui n'est pas essentiel, vous laissant vide, propre, prête à commencer.

Au mot « amour », une mère indienne respectueuse des traditions ne donne pas la même signification qu'un jeune amant américain. Comment concilier la puissance d'un sentiment avec les codes sociaux qui tentent de le réglementer ? A cette question, chacune des onze histoires de *Mariage arrangé* propose une réponse singulière. Onze figures de femmes qui découvrent l'expérience fondatrice de l'amour dans ses arrangements avec la réalité, et le deuil de l'impossible perfection du bonheur.



Picquier poche

Extrait de la publication

8,50 €

harmonia mundi  
diffusion livres

PICQUIER & PROTHIERE



9 782877 308458